

L'ATELIER

TITRE PROVISOIRE

COLLECTIF GRETA KOETZ





CRÉATION AUTOMNE 2024

mise en scène et écriture

THOMAS DUBOT

jeu et écriture

MARIE ALIÉ, MARIE BOURIN, ANTOINE
COGNIAUX, ANTOINE HERBULOT, ALICE
LARUELLE, NICOLAS PAYET, LÉA ROMAGNY

musique, écriture et jeu

SAMI DUBOT

création lumière et régie générale

NICOLAS MARTY

administrateur

EDGAR MARTIN

contact

COLLECTIF@GRETAKOETZ.BE
CLAIRE@PREMISSESPRODUCTION.COM

partenaires - recherche en cours

THÉÂTRE LES TANNEURS | MARS-MONS

production

COLLECTIF GRETA KOETZ

diffusion

COLLECTIF GRETA KOETZ
PRÉMISSSES // OFFICE DE PRODUCTION
ARTISTIQUE ET SOLIDAIRE POUR LA JEUNE
CRÉATION

www.gretakoetz.be

LE COLLECTIF GRETA KOETZ EST LE LAURÉAT
BELGE 2020 DU PREMIER DISPOSITIF
EUROPÉEN INITIÉ PAR PRÉMISSSES, OFFICE DE
PRODUCTION ARTISTIQUE ET SOLIDAIRE POUR
LA JEUNE CRÉATION

PRÉAMBULE

par une froide journée d'hiver, un troupeau de porcs-épics

Dans un petit conte assez connu, le philosophe Arthur Schopenhauer nous racontait que nous sommes comme des porcs-épics en hiver. Nous avons le besoin et le désir de nous rapprocher les un.e.s des autres pour nous réchauffer, pour donner du sens aux choses, pour affronter les vicissitudes de la vie etc... Mais si nous nous rapprochons trop nous finissons par nous blesser avec nos piques. Ainsi nous devrions nous tenir à une juste distance... assez près pour avoir un peu de chaleur mais pas trop pour ne pas nous blesser, et cette distance est dure à tenir évidemment parce qu'un peu plus de chaleur ne nous ferait pas de mal.

Nous ne savons pas si le dilemme du porc-épic se règle par une affaire de juste distance, et nous ne savons pas s'il est très sage de prendre conseil auprès de Schopenhauer en matière de relations sociales, tant il est connu que c'était un méchant monsieur, aigre et solitaire, qui n'avait d'affection que pour les chats et les petits chiens. Mais il y a bien quelque chose qui nous parle dans cette histoire de dilemme du porc-épic. Oui, notre besoin de communauté a quelque chose de douloureux et oui, nous ne cessons pas de nous piquer les un.e.s les autres en tentant de nous prodiguer un peu de chaleur et de lutter contre le froid de l'hiver.

NOTE D'INTENTION

Pour nous, il y a quelques années, il était évident que nous devions former un collectif. L'idée de collectif avait une grâce magique à nos yeux, c'était la grande aventure nécessaire. On s'est lancé dans cette histoire comme on se marie à Las Vegas, dans une espèce de fringale amoureuse plus nourrie du besoin de faire un geste fort que d'une patiente et bienveillante reconnaissance de l'autre. Nous ne regrettons rien mais nous voudrions essayer de comprendre un peu plus notre geste, ce sur quoi se fonde notre histoire. C'est que nous croyons que "l'idée de collectif" dépasse notre histoire personnelle de collectif théâtral. Nous pensons même que cette impulsion nous vient de la chose au monde qui est sans doute la mieux partagée, puisqu'elle nous vient de notre besoin de partage lui-même. L'être humain, c'est bien connu, est un animal social. Nous avons besoin de chaleur humaine. Nous avons besoin de tribus. Qu'on fonde une famille, un parti, une nation, un club de supporters, un collectif de théâtre, ou une bande de potes c'est cela qui est en jeu : nous avons besoin d'appartenir à quelque chose. Et ce besoin n'est pas qu'une communauté de besoins matériels, ce n'est pas seulement pour des raisons pratiques que nous avons besoin des autres. Nous avons besoin des autres parce qu'«il n'y a de sens qu'à plusieurs» (G.Bataille).

Et pourtant, il semble qu'être ensemble soit la chose la plus compliquée au monde. Partout notre être-ensemble est en crise. Tout se passe comme si nous étions essentiellement des catastrophes les un.e.s pour les autres. D'un côté, il y a l'atomisation de la société, et de l'autre il y a les grands rêves communautaires, de gauche ou de droite, communistes, nationalistes, républicains, religieux ou autres qui semblent au mieux finir en échecs, ou en trahisons, quand ils ne dégénèrent pas d'une manière ou d'une autre en totalitarismes monstrueux. Parfois tous les horizons semblent tristes, parfois il n'y a même pas d'horizon du tout et c'est littéralement désespérant.

Alors peut-être que, quand une nuit à Las Vegas, on proclame, comme ça, qu'on va faire un collectif (que ce soit un collectif politique, artistique, amical ou amoureux), ce qu'on proclame en définitive, naïvement, amoureux.se de notre propre impétuosité, c'est tout simplement qu'on ne veut pas désespérer de notre destin d'animal social, que nous croyons dur comme fer que si on remonte nos manches et qu'on y croit suffisamment fort alors oui, nous ferons mieux que nos parents et c'est l'amour tout entier que nous pourrions sauver.

Il est probable que ces tentatives échoueront d'une manière ou d'une autre, ou en tout cas qu'elles devront muer en autre chose. Mais peut-être n'est-ce pas si grave. Tout l'enjeu c'est qu'elles ne muent pas en quelque chose d'amer. Parce qu'il est primordial de maintenir vivante et agissante une certaine exigence de bonheur, histoire que notre destin d'animal social soit un peu plus qu'une pénible malédiction. Ces tentatives sont précieuses et c'est de ça dont nous voulons faire le portrait : de leurs humaines, trop humaines contradictions, de leurs échecs probables comme de leurs nécessités. Un portrait en porc-épic, tendre et acidulé, pour se donner un peu de courage dans cette difficile tâche qui nous incombe, et qui est peut-être infinie : trouver du sens et des manières à notre être-ensemble.



L'ATELIER DU MIDI

Il y a une anecdote, à laquelle nous sommes venu.e.s un peu par hasard et qui nous travaille de façon assez insistante. À la fin du XIXème siècle, Van Gogh part dans le sud de la France, il a un rêve: fonder une communauté de peintres libres qui inventerait un nouveau rapport à l'art, il a même un nom pour cette communauté, il projette de l'appeler «l'Atelier du Midi». Il lance des invitations et un premier peintre répond présent, son ami Paul Gauguin, qu'il admire plus que tout. Si artistiquement cette période est la plus prolifique de Van Gogh, leur tentative de communauté est un échec assez retentissant puisqu'après à peine deux mois, Van Gogh essaye d'assassiner son ami. Heureusement il ne va pas au bout de son geste mais par dépit il se coupe un bout d'oreille, ce qui donnera lieu à un célèbre autoportrait.

Peut-on vraiment parler de communauté ? Probablement pas, mais le désir était là, bien réel, brûlant. Peut-être même que c'était un désir un peu trop brûlant, que Van Gogh avait tellement rêvé cette histoire que le réel lui était devenu impossible. On imagine assez facilement le malaise qu'a pu ressentir Gauguin. C'est une chose particulière que d'être pris.e dans le rêve de quelqu'un.e. C'est à la fois grisant, parce que c'est une aventure, on est pris dans un grand récit puissant, qui nous donne une place, un sens, et à la fois en un rien de temps ça peut tourner à l'angoisse, parce qu'on sent bien qu'on peut s'y noyer.

Pourquoi Van Gogh choisit-t-il de se couper l'oreille? On voit très bien la logique qui consiste à retourner contre soi une pulsion de destruction qu'on ne peut pas achever sur l'autre. Mais pourquoi l'oreille ? Il aurait pu, après tout, se mutiler en plein d'endroits. Nous nous plaisons à imaginer, (sans trop nous soucier de véracité historique il faut bien l'avouer) que Gauguin, exaspéré par une énième discussion où Van Gogh n'en fait qu'à sa tête, lui dise justement : «Vincent tu n'écoutes jamais rien! Tu veux fonder une communauté avec d'autres que toi, mais tu n'écoutes personne d'autre que toi.» Vincent répond comme il se doit : «Non c'est toi qui n'écoutes rien ! Je vais te tuer.», mais après que Gauguin se soit enfui, dans un geste de dépit et de haine de soi, parce que sans doute il se dit qu'il a tout gâché, Van Gogh se coupe l'organe coupable: son oreille qui ne sait pas écouter.

Greta Koetz, qui a donné son nom à notre collectif, est un personnage inventé. Un nom sans biographie qu'on s'est donné. Et notre jeu consiste à inventer une histoire à chaque fois qu'on nous demande qui elle est. L'une des biographies qu'on a souvent donnée est : c'est le nom de la prostituée à qui Van Gogh a donné son oreille. On ne sait plus exactement d'où nous vient cette drôle d'idée, mais si on essaye de lui trouver un sens, on se dit que sans doute ce qui nous a séduit.e.s, c'est d'imaginer que nous soyons appelé.e.s à témoigner d'un secret qu'on nous a confié. Ce quelque chose de sanglant et d'incongru dont on serait dépositaire et dont il s'agirait d'exposer le mystère, ce serait peut-être -si on suit notre fil imaginaire - la douloureuse difficulté qu'a Van Gogh à être avec les autres, difficulté d'autant plus douloureuse qu'elle se double d'un désir impérieux.

C'est étrange que cette anecdote nous revienne avec tant d'insistance, parce que ce n'est presque pas le récit d'une communauté en fin de compte; c'est plutôt le récit d'une communauté qui n'advient pas. C'est que nous aimerions peut-être raconter une histoire jumelle, une autre histoire de l'atelier. Il y aurait beaucoup de données communes, il y aurait un désir brûlant, des personnages flamboyants, de l'idéalisme, des amitiés remplies d'admiration, des frustrations profondes, des accès de folie, des problèmes d'argent, des problèmes de reconnaissance, l'histoire d'une douloureuse difficulté à être avec les autres, une oreille qui ne sait pas écouter, mais la fin sans doute ne serait pas la même, les protagonistes perdraient quelques plumes certainement mais tout n'arrêterait pas là, bien au contraire, ce serait le récit de quelque chose qui advient.

FAIRE UN PORTRAIT DE GROUPE

Nous savons donc que nous voulons faire le portrait d'un groupe d'utopistes. Pour nous inspirer, nous puiserons dans le grand répertoire de l'Histoire. Les sources d'inspirations ne manquent pas, il y a les avant-gardes artistiques et politiques du XXème siècle, il y a les phalanstères à la Fourier, les utopies rousseauistes du XVIIIème, les cousins charbonniers de la Renaissance, les béguines du Moyen-âge et même les écoles de philosophie antique. Et puis il y a toutes les utopies qui peuplent les mondes de fiction, de la société de Clarendon dans *La nouvelle Héloïse* aux *Idiots* de Lars von Trier.

Si nos inspirations seront certainement larges et multiples, nous pensons faire de notre groupe une avant garde de l'entre deux guerres. Nous l'imaginons comme une bande jumelle des surréalistes, d'Acéphale ou du collège de sociologie. Peut-être que cette bande a sa propre revue, en tout cas elle décide de s'installer dans le sud de la France et de marcher sur les pas de Van Gogh: reprendre son projet raté là où il était pour le faire aboutir, comme une sorte de revanche prise sur l'histoire. Iels sont féroce-ment anti-bourgeois, grandes pourfendeuses du rêve positiviste, inventeurs de forme, pleins d'arrogance (parfois jusqu'au comique) et fragiles, certaines sont peintres, d'autres sont photographes, certains sont poètes, d'autres sont philosophes, musiciennes, et iels sont de grands admirateurs et pratiquantes de cette nouvelle science qu'est la sociologie. Iels entendent poser les bases d'une rupture radicale avec le monde contemporain. Iels le font avec d'autant plus d'urgence qu'ils sentent que le monde contemporain court à la catastrophe : la grande guerre couve, l'Europe est en ébullition, la crise économique fait rage, le nazisme gagne l'Allemagne, il y a la guerre en Espagne, le front populaire en France, etc... Les années 30 nous feraient comme un miroir, elles nous permettraient de traiter de l'aspect profondément angoissant de notre présent et des urgences qu'il suscite.



Nous savons aussi que ce groupe nous le mettrons en crise. Il ne s'agira pas de montrer une société parfaite, il s'agira en grande partie de raconter son dysfonctionnement. Ce n'est pas que nous voudrions travailler à désespérer les gens de rêver ou d'être "idéalistes", à vrai dire nous voudrions plutôt l'inverse. Mais c'est que - hormis le fait que c'est beaucoup plus intéressant de raconter la vie de gens qui ont des problèmes que celle de gens qui n'en ont pas - nous voudrions nous défaire de l'idée qu'il y aurait quelque part au fond de nous le secret d'une vie sociale bonne et qu'il suffirait de rompre avec la société mortifère pour renouer avec ce secret perdu. Ce qui est à la source de ces communautés utopiques, c'est le désir et l'urgence de prendre à bras le corps les questions que posent le caractère fondamentalement relationnel de l'existence humaine, et l'immense insatisfaction de la façon dont ces questions sont prises en charge par le monde moderne. Mais le fait de s'emparer de ces questions de façon viscérale et nécessaire ne les rend ni simples, ni évidentes, loin de là. Nous voulons montrer une utopie au travail, des amitiés et des amours au travail, nous voulons rendre désirable et joyeuse l'idée d'une aventure irrésolue et qui ne se résoudra pas de sitôt. Nous montrerons donc un groupe dans un moment de crise qui devra travailler sur lui, interroger ses modes de fonctionnement, travailler à son éducation sentimentale s'il ne veut pas dégénérer en expérience amère.

COLLECTIF GRETA KOETZ

Le collectif Greta Koetz réunit plusieurs actrices et acteurs issu.e.s de l'ESACT-Conservatoire royal de Liège, un musicien issu du CRR de Paris et un créateur lumière-constructeur-régisseur. Nommément: Marie Alié, Marie Bourin, Antoine Cogniaux, Sami Dubot, Thomas Dubot, Antoine Herbulot, Alice Laruelle, Nicolas Marty, Nicolas Payet, Léa Romagny.

Deux spectacles ont d'ores et déjà été créés : *On est sauvage comme on peut* en 2019, et *Le jardin* en 2021.

Fonctionner en collectif nous permet de construire et choisir notre pratique théâtrale. Cette manière d'être ensemble est pour nous l'occasion d'expériences politiques en tant qu'elle remet en cause la répartition usuelle des pouvoirs et des fonctions dans la création théâtrale.

La question principale qui nous occupe sur le plateau et au sein du collectif est celle de l'émancipation. Comment nous défaire de nos assignations ? Quelles sont nos possibilités d'émancipation ? Quelles techniques, nous qui avons été biberonnés à la résignation, pouvons-nous inventer pour nous libérer des dispositifs disciplinaires, ou comme dirait Rancière, du «partage policier du sensible» ? Quels espaces d'invention pouvons-nous nous aménager, que ce soit dans les rapports humains, dans la mystique, ou dans l'Histoire? Comment rendre nos corps indociles ? Les expériences de déviance, de l'étrange, de l'anormalité ou de l'irrégularité nous intéressent en tant que techniques d'émancipation (conscientes ou non).

